



MÉTISSE, la lettre de l'Association Internationale d'EthnoPsychanalyse

Métisse 2001 ; 5(3) : 10-1

Article original

De la nostalgie au métissage

Il est toujours aussi difficile en France de penser la différence et de l'intégrer dans nos systèmes de pensée, d'accueil et de soins. C'est une nécessité mais cela reste un défi majeur, épistémologique, clinique et social.

C'est difficile sur le plan collectif, c'est délicat sur le plan individuel. Que la différence soit créative et bonne conseillère est souvent considéré comme une provocation. J'entends dire parfois que ce ne sont là que des idées d'intellectuels fascinés par l'exotisme, les voyages, l'ailleurs. Et les spécialistes de la santé n'échappent pas à cette approximation, à ce raccourci simpliste.

L'ailleurs existe ! Il existe chez nous, la différence, la diversité, font partie de notre société. Nous sommes une société multiculturelle et nos manières de comprendre et de soigner la souffrance psychologique doit tenir compte de cela. Donc penser l'altérité est un enjeu majeur de la médecine, de la psychologie et de la société toute entière. Il nous faut explorer les situations, les idées, les techniques, les réussites des autres pays dans le champ transculturel. Mais sans nous épuiser dans des querelles de principes sur faut-il le faire ou pas. Ce débat est dépassé par la pression des faits, l'énormité des besoins, l'importance de la souffrance quotidienne des populations migrantes et leurs enfants dans l'ensemble des pays européens. Ce travail est déjà largement engagé en Angleterre, en Suisse, en Belgique, en Italie, en Allemagne, aux Pays-Bas et en de hors de l'Europe, au Canada, aux Etats-Unis, au Mexique... Dans d'autres pays, il commence à peine comme en Espagne, en Russie ou en Israël. En France, la pratique transculturelle s'est beaucoup développée à Paris et dans sa banlieue mais aussi à Bordeaux, à Marseille, à Toulouse, à Grenoble, à

Strasbourg... En France, trop longtemps centrés sur l'interminable débat « pour ou contre », « pour l'universalisme/contre le culturalisme », « pour le même/contre le différent » nous avons oublié de penser et de faire ensemble... Il nous faut poser les questions de manière pragmatique pour y répondre de manière concrète et non idéologique. Car les initiatives sont nombreuses à l'école, à l'hôpital, dans les missions locales, au tribunal, dans le tissu associatif, dans les banlieues, dans les institutions... Mais il faut se fédérer et construire ensemble de nouveaux champs, de nouveaux systèmes de pensée, de nouveaux outils, de nouvelles manières de faire.

Cette difficulté à penser et à faire m'apparaît d'autant plus criante pour les enfants et les adolescents de la seconde génération. Ces enfants d'ici venus d'ailleurs sont un enjeu majeur qui préfigure celui de tous les enfants des sociétés modernes multiculturelles : se construire en situation d'exil parental, en situation mouvante dans la mesure où la transmission parentale et la transmission de la société ne se potentialisent pas et parfois, se posent comme antinomiques. Tu seras d'ici ou de là-bas, blanc ou noir, moderne ou traditionnel... Tu parleras le français ou ta langue maternelle... Et si nous étions tous un peu de tout cela, des métis, des êtres construits par une alchimie complexe et mouvante en constante interrogation.

Cette situation migratoire renforce pour les parents les difficultés de transmission et, dans certaines situations, rendent cette transmission impossible ou délicate. L'ambivalence, la souffrance psychologique parentale ou la force des traumatismes vécus figent les parents dans une situation où toute parole est impossible, douloureuse ou menace pour l'ici et maintenant.

Se taire, se cacher, ne pas se dénuder pour rester debout et survivre. Ni transmission de la langue, ni des valeurs... ni encore celle des goûts, des objets, de la mémoire. Car pour oublier, il faut se souvenir ou du moins, il faut savoir qu'il y a quelque chose. Comment oublier le néant.

Certes le noyau reste intact mais il n'y a pas de transmission, il perd donc sa vitalité sur une ou plusieurs générations. Et les enfants cherchent, les enfants se mettent en colère, crient, cassent, ne respectent rien ; les enfants ne peuvent

rien retenir, ne peuvent s'affilier, ne peuvent même s'inscrire dans une filiation stable ou du moins contenante. Certes, il y a là de l'incivilité mais une incivilité partagée : droits et devoirs doivent s'affirmer avec autant de force.

Je me souviens d'Ahmed un adolescent de quinze ans. Il a une belle allure et regarde toujours les adultes d'un air effronté. On lit dans son regard, un défi tragique et amer. Il est le second d'une fratrie de cinq. Son frère aîné est en difficulté scolaire importante comme lui, depuis longtemps. Après lui sont nées trois filles. Elles se portent bien et elles, contrairement à leurs frères, sont brillantes, même très brillantes à l'école. Le contraste est saisissant et renforce la blessure des garçons. Ahmed vient à la consultation accompagné de ses parents, à la demande du Juge qui a proposé une expertise et qui m'a confié cette tâche en me demandant d'évaluer la dimension clinique et transculturelle de cette situation désespérante pour tous. Ahmed est donc en échec scolaire massif et ancien, en réalité il a désinvesti l'école depuis longtemps et ne perçoit pas le monde scolaire comme un monde auquel il peut s'identifier. Il prend des drogues de manière épisodique et s'est trouvé confronté à plusieurs reprises à la police. La dernière fois, son père, humilié par cette situation a refusé de venir le chercher au poste en disant : « Prenez le, je n'y arrive plus, je n'ai plus aucune autorité sur lui. Je préfère que vous le gardiez ! »

Au début de la consultation d'expertise, Ahmed commence à parler avec dédain de ses parents, il ne peut écouter, il ne peut penser. Comme je demande à son père de se présenter et de me parler de la situation de son fils, Ahmed l'interrompt. Je redonne avec détermination la parole au père en kabyle, sa langue maternelle. On découvre alors, et Ahmed le découvre aussi, un homme fier, courageux mais dépassé par la situation qu'il a pourtant rêvée et voulue : il a décidé de quitter son village il y a bien longtemps pour que ses enfants survivent et fassent des études. Lui ne sait ni lire, ni écrire mais ses enfants, il le sait, vont devenir de grands docteurs qui feront des découvertes et qui seront l'honneur de leur pays d'origine. Il raconte l'avant-migration, le voyage et ses rêves pour ses enfants, rêves échoués sur les rives de la réalité migratoire. Ahmed se calme, peu à peu, il se laisse prendre aux paroles du père, paroles vraies du père mais que pourtant il n'avait jamais pu dire, il n'avait jamais pu transmettre. Il aura fallu un cadre qui soutienne le père et qui le reconnaisse

comme un homme empli d'une histoire singulière et collective, plein d'un monde autre mais très présent en lui, pour que le fils accède à ce qui apparaîtra bientôt comme un véritable travail de réinscription dans sa filiation et dans un second temps, qu'il construise ses affiliations. Le travail ultérieur consistera à élaborer le lien mère-enfant et la dépression maternelle précoce qui a attaché de manière très ambivalente mère et fils. Et, pendant ce parcours, permettre à Ahmed de s'appuyer sur ces bribes d'histoires, de se les approprier à sa façon, comme un adolescent d'ici en quête d'identité, de reconnaissance et qui tentait d'échapper, par les passages à l'acte spectaculaires et désespérés, à une dépression profonde et jusque là innommable. Des mots, d'ici, de là-bas, des mots qui habillent, des mots qui consolent, au sens philosophique du terme, des mots qui réconcilient avec le dedans, avec l'altérité mais aussi la complexité. Car c'est d'une clinique engagée dont nous parlons, une clinique qui défend son identité mais n'ignore pas le social. Ainsi, se pose la question de l'école.

L'école en France est républicaine, c'est la même pour tous. Ce principe est un grand acquis de l'histoire française, une grande fierté, un principe précieux dont il faut, à mon sens, défendre l'esprit, l'éthos, à tout prix et avec fermeté. Pourtant, dans les faits, nous constatons combien actuellement, cette école ne remplit pas son rôle par rapport aux enfants de migrants. L'échec scolaire massif des enfants de migrants est un fait avéré et expliqué, nous l'avons montré. Or quelles que soient ses causes, l'échec scolaire a des conséquences psychologiques importantes sur les enfants de migrants et sur les représentations que les familles ont d'elles-mêmes, et de leurs enfants. Cet échec scolaire précoce implique que les enfants sont marginalisés car exclus des circuits d'appropriation des savoirs ou du moins, de ceux qui sont le plus valorisés. Ces enfants sont violentés par ces échecs souvent cumulatifs et redondants. Ils peuvent alors s'enfermer dans des attitudes anti-sociales, des attitudes de rejet et de passage à l'acte auto ou hétéroagressifs et parfois des positions de repli identitaire ou pseudo-dentitaire tels que ceux qu'on observe à la seconde génération vers l'Islam ou l'islamisme avec les formes intégristes et violentes qu'il peut prendre. Leurs parents, dans l'exil, étaient laïques ou croyants souvent non pratiquants ou a minima. Eux font un mouvement qu'ils appellent de retour vers un prétendu Islam radical qui cherche, entre autre, à réagir face aux humiliations vécues par les parents par une ostentation religieuse

ou identitaire. Une manière de se construire une néo-identité face aux failles béantes de la transmission et du doute identitaire. Il ne s'agit pas de les déresponsabiliser mais de resituer leurs comportements parfois suicidaires, parfois provocants, toujours violents dans un cadre plus complexe. Remettre les parents dans leur rôle de parents et les enfants dans le leur. Comprendre pour agir et sortir du cercle de l'impuissance. C'est là le rôle heuristique d'une clinique engagée.

Il reste à penser... Il reste à chercher ici et ... ailleurs.

Marie Rose Moro¹

BIBLIOGRAPHIE

Moro MR, Revah-Lévy A. (sous la dir. de) « Adolescences », *L'autre, Cliniques, Cultures et Sociétés* 2001 ; (1).

¹ Psychiatre, Service de Psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent, Hôpital Avicenne (Bobigny).